



LES TROIS FRÈRES ET LA SŒUR

Un pauvre gentilhomme campagnard qui n'avait reçu en héritage de ses ancêtres qu'une épée de fer et une mesure en ruine était à la veille d'avoir un enfant. Il avait déjà trois fils, trois gars robustes et bien bâties, aussi intrépides chasseurs l'un que l'autre, malgré que le troisième fût boiteux. La misère est mauvaise conseillère : « Quand vous reviendrez de la forêt, leur dit-il, regardez vers le toit de la maison ; si vous y voyez planté un fusil (1), vous entrerez, car vous aurez un nouveau frère et lui aussi saura bien gagner sa vie ; si c'est une quenouille avec un fuseau (2), allez-vous-en pour toujours, car il vous sera né une sœur, et il n'y a pas de place (3) pour vous à côté d'elle (4). »

Ce qu'ils pouvaient redouter le plus se trouva réalisé. À leur retour, ils aperçurent la quenouille et le fuseau (5) sur le toit : « Maudite soit la créature qui nous chasse de la demeure paternelle, s'écrièrent-ils d'une seule voix, si jamais elle tombe entre nos mains, nous en tirerons bonne vengeance. » Ce disant ils partirent à l'aventure et s'en allèrent bâtir une cabane dans une clairière, au milieu des bois. Il leur fut loisible alors de se livrer à leur exercice favori. Les parties de chasse succédèrent aux parties de chasse. Le soleil n'était pas encore levé que deux d'entre eux courraient le gibier chaque jour, tandis que le troisième restait à la maison pour préparer le dîner. Les années succédèrent aux années.

Cependant auprès des parents qui les avaient renvoyés leur sœur grandissait. Insouciante et gaie comme un pinson sur la

branche, elle ne pensait qu'à rire. Elle ignorait absolument le mystère qui planait sur sa naissance, lorsqu'un jour, en passant auprès d'une rivière où des lavandières battaient le linge, elle entendit deux d'entre elles qui ricanaient : « N'est-ce point celle-là qui a causé le malheur de ses frères et qui les a fait chasser, en venant en ce monde ? »

Ces paroles lui causèrent une profonde surprise. Elle accourut auprès de ses parents : « J'avais donc des frères ? interrogea-t-elle ; pour Dieu, dites-moi où ils sont ! »

Le père et la mère gardèrent le silence.

« Je les retrouverai, continua-t-elle, fussent-ils au bout du monde ! » et elle se mit en route.

Elle marcha aussi longtemps que ses forces le lui permirent, puis comme le soleil inclinait sur l'horizon, projetant au loin l'ombre des grands arbres, elle remarqua un mince filet de fumée qui sortait d'une cabane cachée dans le feuillage. Hardiment elle entra.

Un jeune homme était là qui préparait à manger. À sa vue elle demeura tout interdite, car il ressemblait étrangement à son père. C'était en effet le cadet de ses frères, celui qui boitait. La surprise de ce dernier n'en fut pas moins grande, car elle était elle-même le vivant portrait de sa mère. « Mon frère ! » s'écria-t-elle, « ma sœur ! » s'écria-t-il, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le jeune homme avait totalement oublié son serment.

La nuit cependant était venue et le moment de sonner la cloche, afin d'avertir les chasseurs que le dîner était prêt, était depuis longtemps passé : « Petite sœur, petite sœur, dit celui-ci, nos frères nourrissent contre toi des sentiments de vengeance. Mais laisse-moi agir. Cache-toi dans mon lit (6), je saurai bien te tirer du danger. »

La jeune fille avait à peine eu le temps de se dissimuler sous les draps que les chasseurs rentrèrent, mécontents d'avoir été prévenus si tard... « Je vous en demande excuse, répliqua le boiteux, mais le sommeil m'a surpris et les heures se sont écoulées à mon insu. Savez-vous, du moins, le beau rêve que j'ai fait ? Je me suis imaginé que notre sœur était venue me voir et que je l'avais embrassée. À ma place, comment l'auriez-vous traitée ? »

Les deux frères se regardèrent perplexes et se grattant la tête, ainsi qu'en ont l'habitude les gens embarrassés.

« Moi, répondit l'un, je crois que j'aurais oublié mon serment et que je l'aurais aussi embrassée.

— Moi, répondit l'autre, je l'aurais priée de s'asseoir et je l'aurais bien régalaée.

— À merveille, déclara le boiteux, maintenant jugez de quelle façon j'ai deviné votre pensée » ; et, se dirigeant vers le lit, il en souleva les draps et leur sœur apparut, toute souriante de bonheur aux paroles qu'elle avait entendues.

Ils n'eurent pas de peine à la reconnaître à leur tour, et leur joie fut si bruyante que longtemps dans la forêt éclatèrent les échos de leurs chants.

Le lendemain au matin, quand les fumées de la fête furent dissipées, les trois compagnons se disposèrent à partir ensemble pour la chasse : « Petite sœur, dirent-ils, en attendant notre retour, tu prépareras la soupe. Mais garde-toi de laisser le feu s'éteindre. Il te faudrait aller le rallumer à quelque distance d'ici, chez une vieille femme (7), la mère du serpent à sept têtes. »

La jeune fille promit d'ouvrir l'œil, et ses frères s'éloignèrent rassurés.

Le premier jour, tout alla bien. Le feu entretenu avec soin donna la plus délicieuse soupe qu'il fût permis de goûter. Le second jour, la cuisinière sentit déjà son zèle se ralentir ; elle se laissa emporter aux distractions ; le feu faillit s'éteindre. Le troisième jour, le malheur à prévoir arriva. Pendant qu'elle était au potager, elle s'oublia à cueillir des poires appétissantes. À son retour, le dernier tison [était] éteint et, sous la marmite, il n'y avait plus que de la cendre froide. Tous ses efforts pour rallumer la flamme furent vains : « Me voilà donc obligée de courir chez la vieille femme, s'écria-t-elle ; mon Dieu préservez-moi de la morsure du serpent ! »

Elle prit son courage à deux mains et, à travers la forêt, elle se dirigea vers la cabane de la fée : « Je sais pourquoi tu viens, ma belle enfant, lui dit celle-ci. Voilà du feu, mais hâte-toi, car mon

fils qui dort là près du foyer pourrait se réveiller et alors malheur à toi ! »

La jeune fille se pencha, saisit une bûche et, plus prompte que l'éclair, plus légère que l'oiseau, s'enfuit vers sa demeure. Mais déjà le serpent qui avait senti le frôlement de sa robe se redressait en fureur :

« J'entends des voix de chrétiens, s'écria-t-il, il me les faut trouver ! »

(*Boëh Kristenion e gleuan, kavet e rikan*)

— Il n'y a pas de chrétiens ici, répondit la fée; je me suis peignée au-dessus du foyer et tu as entendu le crépitement de mes cheveux qui brûlaient.

— Tu m'as menti, reprit-il et, par la porte entrouverte, il s'élança sur les traces de la jeune fille. Il l'atteignit, comme elle touchait au seuil de sa porte. « C'est donc toi insensée, qui as eu l'audace de dérober mon feu ! Choisis maintenant ton châtiment : ou bien tu auras la tête coupée, ou bien tu me donneras ton doigt à sucer trois fois par jour, le matin, à midi et le soir.

— Je préfère encore ce dernier supplice ! » répliqua-t-elle tristement.

Elle avait à peine parlé que la bête cruelle lui saisissait le doigt et, de ses sept bouches, le suçait jusqu'à la dernière goutte de sang. Quand ses frères rentrèrent, ils la trouvèrent à moitié mourante sur son lit où elle avait eu tout juste la force de se traîner. D'un coup d'œil ils comprirent ce qui était arrivé : « Le maudit serpent, crièrent-ils, son infamie lui coûtera cher ! »

Le lendemain, à la première heure, ils entendirent heurter au seuil. L'ennemi était là, réclamant le prix de sa dette.

« Il m'est impossible de quitter mon lit, répondit la jeune fille d'une voix faible, car je suis trop malade, mais glissez vos têtes sous la porte et je vous donnerai mon doigt. » L'une après l'autre les têtes apparurent. Or, la septième avait à peine passé que les haches des trois frères s'abattaient sur elles et, en un moment, la bête immonde était tuée.

Cependant, au cri de douleur qu'elle avait poussé avant de mourir la fée était accourue : « Jeunes hommes, jeunes hommes, dit-elle, par amour pour votre sœur, laissez moi les os et une petite tête de mon fils. » (*Lausket er pennik a me mab*) (8).

Les trois frères y consentirent volontiers, et la vieille ramassa soigneusement dans son tablier et les os et l'une des têtes du serpent. À quelque temps de là, elle faisait annoncer aux quatre coins du canton qu'elle allait donner un grand marché et qu'elle y convoquait tous les habitants du pays. « Je n'ai encore jamais assisté à un marché, déclara la jeune fille à ses frères, j'irais volontiers voir celui-là ; et elle y fut.

Sa surprise fut grande, en arrivant. Elle s'imaginait rencontrer les objets les plus variés, des bijoux précieux et des fruits appétissants. Or elle ne voyait que des peignes, peignes en ivoire brillant, en acier poli, en écaille coloriée.

« Quel singulier marché ! pensa-t-elle, mais il ne sera dit que je m'en irai sans trompette. Chacun de nos frères aura son souvenir », et elle acheta trois peignes.

Quand elle fut de retour, « voilà frères chéris, s'écria-t-elle, tout ce que la vieille avait à proposer à ses visiteurs. Singulier marché tout de même !

— Oui, vraiment, singulier marché ! répondirent-ils, voyons du moins si ces peignes sont de quelque usage. » Et ils montèrent dans leur chambre.

Ils n'y étaient pas depuis cinq minutes que des bruits extraordinaires se produisirent. On aurait cru un troupeau de moutons qui se bousculaient et qui gambadaient d'une extrémité à l'autre de la pièce. La jeune fille se précipita dans l'escalier. Arrivée à la porte de la chambre, elle recula d'épouvante. À la place de ses frères, il y avait trois béliers recouverts d'une épaisse toison, aussi vigoureux l'un que l'autre, sauf que le troisième était boiteux.

À cette vue elle se mit à pleurer : « Voilà bien la vengeance de la fée. Maudite fée, maudit serpent ! mais ce n'est pas une raison pour que j'abandonne mes frères dans leur infortune. Je les ai aimés en hommes, je les aimerai en béliers. »

Elle tint parole. Chaque matin, à l'heure où les chasseurs jadis partaient pour courir le gibier, elle sortait avec ses trois béliers qu'elle emmenait paître dans les clairières les plus herbues. Pour tromper son ennui, elle chantait sans cesse, et elle chantait d'une voix si harmonieuse, si attendrie que les oiseaux sur les branches, s'arrêtaient pour l'écouter.

Un jour un jeune gentilhomme qui passait par-là l'entendit. C'était le seigneur de la forêt. Il s'arrêta, l'oreille charmée par ses accents mélodieux et les yeux ravis devant son gracieux visage de vierge de vingt ans. Il l'aborda, sans plus délibérer :

« Voudriez-vous m'épouser jeune fille ?

— Vous épouser, noble seigneur, répondit-elle surprise, je le ferais peut-être volontiers, mais s'il faut pour cela abandonner mes béliers, je n'y consentirai jamais.

— Vos béliers ! laissez-les donc là, les loups du bois les mangeraient d'une bouchée.

— Eh bien ! nous serons mangés ensemble, mais je ne les quitte pas. »

Le gentilhomme haussa les épaules et partit. Le lendemain il était de retour avec le lever de l'aurore.

« Avez-vous réfléchi, jeune fille ?

— J'ai réfléchi, et ma résolution n'a pas varié depuis hier.

— Sacrifiez au moins ce vilain boiteux.

— Je lui dois plus qu'aux autres ; c'est lui que je sacrifierai le dernier. »

Le gentilhomme se retira encore, étonné de l'obstination de la bergère.

Le troisième jour, il revenait à la clairière, comme celle-ci y pénétrait aussi.

« Votre dernier mot, jeune fille ?

— Mon dernier mot, je vous l'ai dit hier.

— Eh bien ! c'est demain que nous nous marierons. Les trois béliers seront de la noce et il leur sera accordé une place de choix sur la litière du château. »

Il tint sa promesse. Des fêtes splendides furent célébrées, à l'issue du mariage, et les deux époux s'aimèrent d'un vif amour. Au bout d'un an, la jeune mariée était à la veille d'être mère. Or c'est à ce moment que recommencèrent ses malheurs. Elle avait une belle-sœur qui nourrissait contre elle la plus noire jalouse et qui la détestait d'autant plus chaque jour que, chaque jour à son retour de la chasse, le seigneur lui demandait des nouvelles de sa femme. Cette vilaine créature résolut de la perdre, elle et ses béliers.

Il y avait au milieu des terres du château un puits dont l'eau claire et limpide venait sourdre presque à l'orifice. Un après-midi, par un clair et chaud soleil de juin, elle l'emmena de ce côté : « Sœurette, dit-elle, j'ai soif et cette eau est fort attrayante. Voilà une échelle. Je vais m'en servir pour descendre dans le puits. Mais tenez-la bien, afin que je ne tombe pas.

— Volontiers, repartit la jeune femme, quand vous aurez fini, j'irai boire à mon tour. »

Ainsi fut fait, mais quand elle se fut laissé glisser à son tour jusqu'à la surface de l'eau, la vindicative belle-sœur lâcha l'échelle et précipita la malheureuse au fond de l'abîme. Elle rentra ensuite tranquillement au château, se coucha dans le lit du seigneur, à la place de sa femme, et feignit d'être malade. Quand le seigneur revint à la maison il fut dupe de l'artifice : « Dites-moi, épouse chérie, demanda-t-il, quelle viande aimerez-vous le mieux manger ?

— Une côtelette du grand bétail, répondit-elle.

— Vous serez satisfaite ! » et il donna l'ordre de tuer l'animal ; mais déjà celui-ci avait entendu ; il avait brisé ses entraves et avait disparu.

Le lendemain le seigneur s'enquit une seconde fois : « Épouse chérie, qu'est-ce qui vous serait le plus agréable ?

— Une épaule du second bétail.

— Il sera fait suivant votre désir. »

Or il avait à peine prononcé ces mots que le bétail sautait par la fenêtre de l'étable et se perdait dans les champs.

Le troisième jour le seigneur posait la même question : « Ma chère femme, quel mets désirez-vous ?

— La tête du bétier boiteux.

— Oui assurément vous l'aurez. »

Or il s'était engagé trop tôt, car le bétier boiteux venait d'enfoncer la porte de l'écurie et personne ne l'avait plus revu.

« Singuliers bétiers ! pensa le seigneur alors, ils sont donc sorciers qu'ils devinent ainsi mes intentions. Je saurai du moins où ils sont allés » ; et il prescrivit à ses domestiques d'opérer des battues de tous côtés. La moitié de la journée n'était pas écoulée que l'un d'eux arrivait tout essoufflé : « Venez vite, maître, les bétiers sont trouvés ; ils sont autour du puits et là ils causent comme créature humaine. »

Le seigneur accourut. Son étonnement ne fut pas moins grand que celui de son serviteur. Les trois bétiers parlaient en effet et voici ce qu'ils disaient :

« Oh ! ma pauvre petite sœur, nous sommes à la veille d'être tués ! »

(*Oh ! me hoérik peur, 'ham de vout lahet*)

et du fond du puits une voix répondait :

« Oh ! mes pauvres frères, je ne puis vous secourir ! »

(*Oh ! men bredér peur, n'hellan ket hou sikour.*)

Le seigneur se pencha au-dessus de l'ouverture et, à la surface de l'eau, il reconnut sa femme, tranquillement assise, un enfant nouveau-né sur ses genoux, plus beau que le jour.

L'abominable perfidie de la belle-sœur était désormais dévoilée. Tandis que la jeune femme rentrait triomphante au château avec son fils et ses trois bétiers, la jalouse était écartelée (9) entre quatre chevaux fougueux. Le lendemain le seigneur parlait du baptême de son enfant : « Dites, ma femme chérie, quel sera le parrain ?

— Le grand bétier, oh ! mon époux aimé !

— Volontiers, mais la marraine l'acceptera-t-elle ? »

La marraine était une vieille tante, femme de beaucoup de sens, qui déclara qu'elle consentait à tenir l'enfant avec n'importe qui, fût-ce avec la dernière des bêtes.

Elle vint donc à l'église, le bétier devant elle. Or, le prêtre avait à peine commencé à prononcer les paroles saintes que l'animal soudain changea de forme. À sa place, et à la place des deux autres bétiers, trois superbes cavaliers apparurent, tels qu'on n'en connaissait pas dans le pays. le charme désormais était rompu. le sort jeté par la fée tombait devant la vertu des paroles du ministre de Dieu et les trois jeunes gens étaient redevenus ce qu'ils étaient.

Pour commémorer l'événement, il y eut de grandes réjouissances au château. Tout le canton fut invité et l'auteur (10) du récit prit lui-même part à la fête. Loué en soit le Seigneur Dieu (11).

T. 451 (10) continué par T. 450.

La Paroisse Bretonne, octobre 1903.

1904 (2^e série), p. 36-43 : « Les trois frères ».

1922 (II), p. 207-215 : « Le feu du serpent ».

1955 (C.M.P.F.), p. 80-91 : « Les trois frères et la sœur ».

« Conté par Mathurin Guilleray, tailleur, à Noyal-Pontivy ».

NOTES DE L'ÉDITEUR

(1) « une lance », 1922 (II).

(2) « quenouille » seulement, 1922 (II).

(3) « pain », 1922 (II).

(4) « à côté d'une bouche inutile », 1922 (II).

(5) « quenouille » seulement, 1922 (II).

(6) « dans le lit qui est là », 1922 (II).

(7) « fée », 1922 (II).

(8) « *Lausket er pennik, er pennik a me mab* », 1904 (2^e série).

(9) « le gibet fut son châtiment », 1922 (II).

(10) « le conteur », 1922 (II).

(11) D'une manière générale, l'expression est sensiblement différente dans 1922 (II).